



LE ROI ALBERT. (Photographie reproduite avec l'autorisation spéciale de Sa Majesté).

« Il avait plu toute la nuit, mais cela ne nous empêcha pas de marcher bon train sur la route de Fécamp, Dieppe, Eu, Abbeville, Montreuil, Boulogne, Marquise et Calais, pour arriver à Dunkerque peu après quatre heures, juste à temps pour sentir encore l'odeur de deux bombes jetées par un avion en face même des bureaux du président du Conseil.

Depuis Abbeville, il y avait une grande circulation de troupes anglaises, françaises et belges. J'ai vu des soldats indiens qui avaient l'air gelé et mal à leur aise; je ne leur en fais pas grief, car vraiment le temps est âcre et morne.

Le premier ministre a installé son bureau dans le cabinet du maire, à l'hôtel de ville. Le ministre était au



grand quartier général, à Furnes, au delà de la frontière belge, et l'on me conseilla vivement d'aller le voir. Furnes est à 21 kilomètres de Dunkerque; lorsque j'y arrivai, tout le monde était fort agité parce que quelques gros obus, venant on ne sait d'où, avaient éclaté près de la gare.

Mais le ministre n'était pas là non plus et, comme il faisait nuit, je résolus de me rendre à La Panne où habitent le Roi et la Reine.

Ni l'un ni l'autre ne s'y trouvaient. Le Roi était avec l'armée et la Reine soignait des blessés.

Il y a des blessés dans tous les hôpitaux; dans la seule bataille de la semaine dernière, les Belges ont perdu 12.000 hommes.

Nous retournons alors à Dunkerque.

Le ministre de Broqueville annonça le lendemain à M. Gibson qu'il pourrait rencontrer la Reine à 4 heures à La Panne et le Roi à 5 heures au grand quartier général à Furnes.

Ce jour-là, notre armée avait dû reculer jusqu'au chemin de fer, ainsi que nous l'avons raconté.

L'inondation faisait son œuvre.

Gibson se rendit dans la direction du front. Les Allemands languaient de furieuses attaques et la canonnade était effroyable. Toute la ligne était enveloppée d'un nuage de fumée.

Gibson retourna à Furnes, où le premier ministre l'attendait à l'hôtel.

« A la porte, je remarquai, écrit Gibson, outre la sentinelle ordinaire, deux simples soldats de chasseurs à cheval, dont l'un portait la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

Ils nous saluèrent en souriant, je répondis à leur salut et entrai déjeuner. Ils entrèrent derrière moi, toujours souriants, et l'un d'eux me reprocha de ne pas le reconnaître. Ils étaient l'un le duc d'Ursel et l'autre..., tous deux chefs de leur maison, aujourd'hui engagés volontaires et simples soldats. Leur régiment venait d'être relevé et envoyé au repos à l'arrière.

Je n'avais que le temps d'arriver pour l'audience de la Reine. W... m'emmena à La Panne, jusqu'à la villa située dans les dunes, à une petite distance en arrière des lignes. Il y avait là deux gendarmes, le secrétaire du Roi et la comtesse de Caraman-Chimay, dame d'honneur de la Reine.

A peine suis-je entré que la porte s'ouvre et qu'apparaît le Roi. Il avait appris que la Reine me recevait en audience et était venu de Furnes en automobile. En quelques minutes, je pus le renseigner sur ses amis de Bruxelles.

Je me permis de lui faire une suggestion : notre comité recueillerait plus facilement les fonds nécessaires si le Roi consentait à adresser un appel à l'aide américaine. Il approuva l'idée aussitôt et nous rédigeâmes ensemble l'appel qui serait envoyé sur l'autre rive de l'Océan.

D'où nous étions, on apercevait les bateaux anglais bombardant les lignes allemandes; les fenêtres de la salle à manger en tremblaient sans discontinuer.

Le Roi se tenait contre la table, les doigts appuyés sur le tapis, attentif à chaque mot de la rédaction. Une fois, je levai les yeux sur lui, mais je n'eus pas le courage de le regarder encore. Sa figure portait l'expression la plus triste que l'on puisse imaginer. Il ne proféra cependant pas une plainte.

Comme nous finissions, la Reine entra et nous pria de venir prendre le thé. Suivant le protocole, elle eût dû me faire avertir par sa dame d'honneur, mais elle n'en fit rien.

Le Roi demeura encore quelques instants, puis dit qu'il devait retourner à son quartier général où il me verrait plus tard.

Je suggérai à la Reine d'adresser elle aussi un appel aux femmes américaines; elle voulut bien y consentir. Cet appel, comme celui du Roi, sera envoyé aux Etats-Unis par le prochain courrier.

La Reine avait voulu me voir pour me parler des chirurgiens nécessaires dans l'armée belge. Les chirurgiens belges des hôpitaux de Bruxelles ont été remplacés par des Allemands; ils se trouvent donc inoccupés, tandis que leur présence serait si précieuse ici.

Il y a si peu de chirurgiens et tant de blessés que ces derniers ne peuvent être tous convenablement soignés. On doit couper des bras et des jambes qui seraient certainement sauvés dans d'autres circonstances.

Mais où trouver le temps d'opérer comme il le faudrait peut-être, quand le minute en minute arrivent de nouveaux convois?

Dans ces petites bourgades de la frontière, on ne trouve presque pas de matériel d'hôpital, aussi les pauvres diables peuvent-ils se considérer comme heureux lorsqu'ils ont une couchette de paille sous un toit et sont soignés dans les vingt-quatre heures.

Nous avons visité une villa transformée en hôpital et j'espère ne plus jamais voir un spectacle pareil.

Jamais je n'ai rencontré de telles souffrances et un tel manque de confort. Je m'incline profondément devant ces blessés stoïques et aussi devant ces infirmières, toutes d'une classe sociale élevée, habituées au luxe et aujourd'hui privées de tout.

La Reine a daigné m'offrir le thé et des cigarettes et nous avons causé jusqu'à la tombée du jour. Un gros navire de guerre s'était joint aux monitors et le grondement de leurs canons était assourdissant à en rendre la conversation difficile.

La Reine n'avait rien perdu de son courage. Elle resterait sur le sol belge, disait-elle, tant qu'un pouce de territoire serait encore défendu contre les Allemands.

A Furnes, je trouvai le Roi étudiant des plans et des rapports avec son état-major. On me montra la position des troupes.

Comme M. de Broqueville devait me ramener à Dunkerque, j'attendis la fin de la discussion des événements de la journée et des plans du lendemain.

Pendant ce temps, les troupes de renfort traversaient la ville. On entendait le roulement des pièces de canons sur les pavés et les sonneries des trompettes. Vacarme réconfortant, car il annonçait aux Belges un allègement à leur exténuant effort.

Il n'est pas désagréable de voyager avec le premier ministre; les papiers ne sont guère examinés. A chaque poste, l'aide de camp éclairait l'intérieur de la voiture, la sentinelle saluait et nous continuions à vive allure.

Telle était la situation à La Panne, où notre Souverain possédait une très modeste demeure, mais chacun sera d'accord avec nous pour dire que cette villa à ce moment était le plus brillant palais de l'univers. Elle abritait, en effet, la première des exilées, la Reine Elisabeth, qui se consacrait avec un dévouement admirable au soin des blessés, tout près du front et qui méritait tous les jours davantage le titre glorieux de « mère des soldats ».

Car, comme Gibson le constate dans son rapport, le service de la Croix Rouge était fort défectueux, malgré la bonne volonté et l'abnégation des médecins et des infirmières.

Il manquait du matériel d'ambulance de toute espèce, de même qu'au front les munitions et les vivres faisaient souvent défaut.

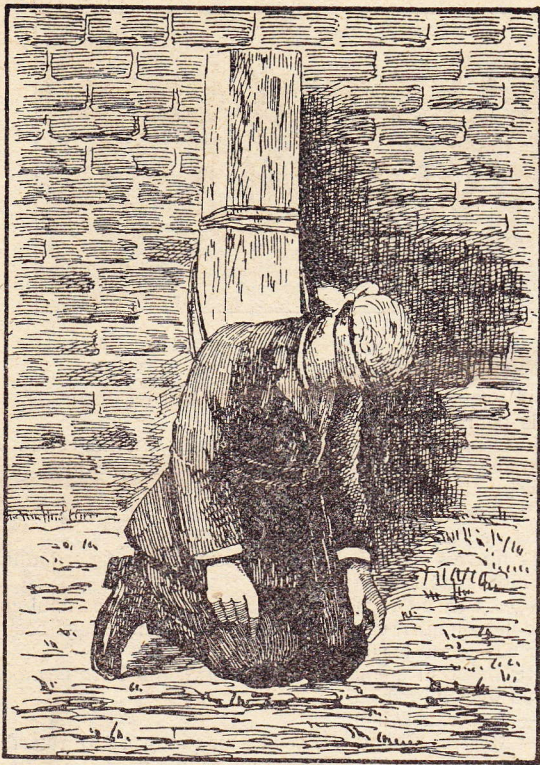
Près du champ de bataille les infirmiers et les prêtres-ambulanciers circulaient encore toujours en habits civils, n'ayant d'autre signe distinctif qu'un simple brassard et comme pièce d'identité qu'un bout de papier revêtu d'un cachet et de quelques lignes d'écriture.

Parfois même ils se voyaient arrêtés par des patrouilles et des avant-postes qui les obligeaient à justifier leur présence, car on se montrait plus sévère vis-à-vis des civils. Ce contrôle rigoureux était du reste nécessaire car l'espionnage sévissait d'une façon alarmante jusqu'aux abords immédiats de la ligne de feu.

On ne disposait pas encore des voitures d'ambulance qui devaient être mises en service dans la suite et on se tirait d'affaire comme on pouvait selon la méthode en vigueur à Ypres, et que Gezelle nous a décrite. On transportait les patients au hasard sur des brancards, mais aussi sur des échelles, des planches, des portants, des volets. Un grand nombre de ces malheureux succombèrent avant que des médecins eussent pu leur procurer une aide efficace.

Les chirurgiens faisaient preuve d'un zèle admirable et risquaient sans cesse leur vie à Nieuport, à Dixmude et ailleurs.





Exécution d'un espion.

Nous rappelons à ce propos ce que nous avons dit du docteur Van der Ghinst à l'occasion du raid allemand à Dixmude, de l'ambulance Dumon à Nieupoort, de la ferme du 2<sup>e</sup> chasseurs, et près de la ferme «Den Toren». On peut en dire autant des postes de secours de Caeskerke, d'Oostkerke, de Lampernisse, de Fortem, de Ramschappelle, de Pervyse, de Groenendijk. Il n'y avait qu'une seule voie ferrée pour transporter les blessés en France et les trains d'ambulance étaient obligés d'attendre des heures entières pour laisser passer des transports de troupes, de matériel et de munitions. Faut-il s'étonner dès lors que beaucoup de blessés moururent avant d'avoir été recueillis dans un des hôpitaux situés au-delà de la frontière? D'autres y arrivaient avec des plaies infectées et sales.

Comment décrire en termes adéquats les souffrances, le douloureux calvaire de tant de pauvres blessés!

A toute évidence il fallait modifier ce pitoyable état de choses et la Reine se consacra immédiatement à cette œuvre si belle et si indispensable. Elle reçut une aide puissante et éclairée de la part du docteur Depage. Nous avons dit que M. Gibson devint un précieux intermédiaire pour transmettre l'appel de la Belgique aux Etats-Unis. Partout dans les pays alliés et neutres on créa des organismes destinés à recueillir les dons en faveur de la Croix Rouge de Belgique.

Mais pour mener cette œuvre à bonne fin un laps de temps assez considérable était nécessaire; si, dans la suite de cet ouvrage nous pourrions décrire quantité d'institutions excellentes, il n'en est pas moins vrai que, durant ces tragiques journées d'octobre, le service d'ambulance laissait beaucoup à désirer et que nos pauvres blessés endurèrent un douloureux martyre.

Ceux qui pouvaient s'aider eux-mêmes si peu que ce fut durent faire à pied un trajet de plusieurs heures et l'on vit ainsi de longs et pénibles défilés se traîner jusqu'à Calais. Les pauvres soldats se soutenaient les uns les autres logeaient dans des fermes qu'ils rencontraient et ils étaient heureux lorsqu'après avoir reçu quelque nourriture on leur permettait d'étendre leurs membres las sur la paille d'une grange.

A Calais ils reçurent un accueil extrêmement cordial. Des femmes et des jeunes filles accoururent au-devant d'eux, prêtant leur aide aux élopés, portant leurs fusils

et leurs sacs, pour autant que ces soldats déguenillés avaient encore des objets d'équipement, et leur offrant une généreuse hospitalité.

Calais était d'autant plus disposée à témoigner de la sympathie aux victimes de la guerre qu'elle était elle-même dans l'attente des événements qui allaient décider de son sort.

Gibson avait vu la population du Havre pleine de confiance dans l'issue de la guerre, mais il est juste d'ajouter que cette ville était fort éloignée du théâtre des opérations.

Calais, au contraire, était le premier objectif de l'ennemi, et son nom était prononcé dans l'armée allemande comme un cri de guerre, comme une devise.

« Nach Calais ! » N'est-ce pas là un mot devenu historique?

Et on vit même un certain nombre de Prussiens présomptueux qui se trouvant encore à Bruges ou à Ostende, dataient de Calais les lettres à destination de leur famille, convaincus qu'ils seraient déjà les maîtres dans cette ville du nord de la France lorsque la poste de campagne remettrait leur épître à leurs parents, à leur femme ou à leur fiancée.

Et à Calais régnait une grande inquiétude. L'enthousiasme soulevé par la présence des Belges avait bien quelques raisons d'être. On savait que nos troupes avaient engagé leurs dernières réserves pour barrer la route des ports de la Manche aux puissantes armées allemandes et que nos vaillants défenseurs devaient résister à outrance parce que les Alliés n'étaient pas prêts à venir à leur secours.

Plus tard cette attitude se modifia dans les villes situées derrière le front.

Le premier grand hôpital installé non loin de la frontière française était le sanatorium de Zuidcote, un village du littoral de la Flandre française. Le vaste bâtiment, superbement aménagé, hébergeait en temps de paix des enfants qui venaient chercher aux abords de la mer le rétablissement de leur santé élabrée. Zuidcote est une localité d'origine fort ancienne, qui fut rebâtie vers l'intérieur des terres, après que la tempête eut ravagé au cours des siècles la petite ville, autrefois rendue très prospère par le commerce et la navigation.

L'ancienne tour de l'église s'érige même encore au-dessus des dunes, et fut longtemps utilisée comme sémaphore; aujourd'hui un appareil de signalisation plus moderne a été construit près de la digue.

Les habitants de cette région voisine de la Belgique parlent encore le flamand. Toutes ces communes jadis ignorées, Leffringhoek, Ghylvelde, Rozendaal, étaient maintenant encombrées de troupes. La population attendait anxieusement l'issue de la lutte engagée à quelques kilomètres de là. Un grand nombre d'habitants enfouirent leurs objets précieux dans le sol et préparèrent leurs malles afin de pouvoir fuir à la première alerte, comme ils avaient vu fuir des milliers de pauvres exilés belges.

Le danger, pour n'être pas immédiat, n'en était pas moins réel. Le soir les regards se portaient vers le brasier qui rougeoyait le ciel à l'est, on écoutait le grondement de la canonnade plus proche ou plus lointaine, on interrogeait les blessés qui de l'Yser se traînaient jusqu'à cet endroit.

Ainsi tous les yeux étaient dirigés vers le drame qui se jouait dans les plaines de la Flandre, où notre petite armée continuait à remplir un rôle de première importance.

Et la situation au front était vraiment précaire pour les nôtres. Nous allons retourner au champ de bataille pour suivre les nouvelles péripéties.

Dixmude restait en butte aux assauts continuels des Allemands, mais ces attaques servaient plutôt à soutenir l'offensive sur d'autres points. L'ennemi, en effet, exerçait ailleurs sa pression principale.

Il crut avoir des chances plus favorables vers le nord, près de Ramschappelle; c'est là qu'était le point faible du front, là que les Allemands avaient forcé le talus du chemin de fer et que s'ouvrait la route vers Furnes, Dunkerque, Calais et le littoral de la Manche.

Si l'ennemi parvenait à s'emparer de cette route ou d'une partie de cette route seulement, il tiendrait la





Les Allemands à la côte.

corde de l'arc de cercle et Dixmude et Nieupoort tombaient par le fait même.

Des Sénégalais occupaient les positions près de Dixmude. Le 2<sup>e</sup> chasseurs, que nous avons vu lutter avec tant d'héroïsme et qui avait si terriblement souffert, venait enfin d'être relevé.

Willy Breton décrit ainsi le départ de ces glorieux détachements :

« Avec eux, les chasseurs emportent la preuve tangible de leurs sacrifices cruels. Tous leurs blessés les accompagnent, et les morts et les malades qu'on n'a pu évacuer jusqu'alors de la ferme qui leur donnait asile.

Les moins atteints passent en s'appuyant sur des camarades encore valides. Ici et là, un homme a hissé sur son dos le compagnon de lutte trop meurtri pour encore pouvoir marcher. Et couchés sur des brancards improvisés, portes, volets ou simples planches provenant d'habitations écroulées, — ou transportés sur des brouettes grinçantes, viennent les chasseurs les plus gravement blessés. Quelques-uns sont évanouis; d'autres ont le délire et divaguent avec des gestes fous; d'autres encore, dont les souffrances s'avivent aux cahots du mouvement nocturne sur un chemin creusé d'ornières, gémissent ou pleurent. Fermant la marche, enfin, suit le corps du lieutenant Slouthuyzen, déjà raidi par le froid glacé de la mort.

On confia le lendemain la dépouille du brave officier à ce petit coin de terre des Flandres que l'ennemi ne souillera pas. Au nom du régiment, le commandant Labiau lui dit l'éternel adieu, et les paroles de reconnaissance et d'amour que la Patrie réserve à ses héros.

D'Oostkerke, les restes des deux bataillons se dirigèrent vers Alveringhem, hors de la zone mortelle, pour se refaire et reprendre quelque force. Le matin du 29 octobre, ils y furent rejoints par les débris du bataillon Delbaue, échappés de l'enfer de Pervyse. Alors, on se compta, pour reconstituer, avec ce qui demeurerait valide, un régiment capable de reprendre la lutte.

Les chiffres ont une rare éloquence. A leur départ de Mons, les 2<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> chasseurs à pied comprenaient ensemble 57 officiers et 4.500 soldats. Trois mois plus tard, la bataille de l'Yser virtuellement terminée, 19 officiers et un peu plus de 2.000 hommes répondaient encore à l'appel... D'autres régiments souffrirent davantage. Et ces chiffres disent, mieux que les mots les plus rares, au prix de quelles souffrances et de quels sacrifices, nos soldats, en brisant l'élan des hordes germaniques, ont conquis l'auréole de gloire. »

Les tirailleurs sénégalais, qui avaient relevé le 2<sup>e</sup> chasseurs belge à Dixmude, formaient une partie importante de la grande armée coloniale française qui depuis le début des hostilités avait été amenée successivement au front. L'Algérie, la Tunisie, le Maroc et le Sénégal étaient largement représentés dans certains secteurs, où ils jouaient une note pittoresque. Les Turcos s'étaient distingués notamment à la bataille de Charleroi.

La première surprise de ces soldats, après avoir débarqué à Marseille et pris le train pour le front, fut leur passage à travers un long tunnel. De rouler ainsi sous terre, cela les épouvantait. Ils croyaient qu'on les menait en enfer. Quand ils sortirent du tunnel, ils ne se tenaient plus de joie. Quelques-uns sautèrent au cou de leur sergent en criant et en riant :

— Français fous !... Français aller sous terre... Français peur de rien !

La guerre était une fête pour cette race militaire, qui ne manquait certes pas de bravoure et dont les exploits sont devenus légendaires.

Un des leurs, notamment, s'est couvert de gloire et, sans s'en douter, s'est montré héroïque.

Ce brave s'appelait Moussa. Il servait comme ordonnance d'un général.

Moussa avait reçu l'ordre de se trouver avec l'automobile de son chef, et avant la nuit, dans un village occupé par les avant-postes.

Et, montant à cheval, son général, qui l'avait ramené d'Afrique, lui avait dit :

— Sois exact, hein !

— Moi, lui répondit-il, y en a pas moyen être retard.

Effectivement, il se trouva au rendez-vous. Le général aussi. Celui-ci arrivait lorsque son auto stoppa. Moussa, vivement, descendit de voiture et, tout joyeux, s'écria :

— Mon général, ti vois, moi y en a fait guerre tout seul.

L'officier jeta un coup d'œil sur la limousine. Elle était bondée de capotes, de selles, de lances.

— Mais où as-tu pris tout ça ? demanda-t-il étonné.

Alors, Moussa, toujours riant raconta que, pendant qu'il se dirigeait vers le village où on lui avait prescrit de se trouver, il avait tout à coup aperçu quatre uhlands qui lui barraient la route.

Ils étaient à quatre ou cinq cents mètres.

— Moi, dit-il, avais promis mon général pas être retard; y avait pas moyen rester derrière.

Moussa avait donc arrêté l'auto, pris son fusil et, sans se presser, tranquillement, il avait visé. En quelques secondes, les quatre uhlands et leurs montures furent à terre.

— Y a bon ! s'écria Moussa.

Il remit l'auto en marche, mais en passant près des Allemands qu'il venait de tuer, il quitta son volant pour un instant et, en bon nègre qui ne comprend pas qu'à la guerre il soit défendu de piller, prit les capotes des uhlands ainsi que leurs armes, enleva les harnachements des chevaux et empla le tout dans sa voiture.

— Toi, y a content, mon général ? questionna Moussa, radieux.

L'officier ne répondit pas, mais il serra la main du brave Sénégalais.

Quant à la tactique des Sénégalais, nous ne pouvons mieux faire que d'en emprunter la description à un tirailleur sénégalais qui la décrit ainsi :

« Nous, pas aimer canon. Mauvais, canon. Faire trop de bruit. Quand vous tirer canon, nous pas bouger. Nous silence. Nous écouter. Nous, ramper serpents tranchées. Nous, pas fusil. Nous, sauter tranchées. Nous, surprendre Prussien. Nous, couper cou... couic... »

On détacha du front de Dixmude tous les détachements de la brigade française dont on pouvait encore se passer pour les envoyer à Pervyse-Ramschappelle, où l'on réclamait des renforts à cor et à cri.

Les Sénégalais eurent beaucoup à souffrir dans les tranchées à cause du froid, note De Wilde dans son *Journal de Campagne* :

« Il fait un clair de lune magnifique. Rien n'est plus favorable à la défense.

Malgré cela, les Allemands attaquent violemment la nuit.





Les marins français à Nieuport.

Nous déclanchons immédiatement un tir énergique et barrons tout le terrain d'accès possible. Grâce à cette tactique de barrage, aucune attaque n'aboutit.

Aussi les marins ne nous ménagent pas les fleurs ».

Et le 29 octobre nous lisons :

« Le tir reprend. Les Allemands en veulent à notre échelon. Quelques obus malheureux tuent onze chevaux et en blessent douze autres. »

Le lieutenant De Wilde dut également ouvrir le feu sur l'ennemi avec une pièce installée sur la digue. C'était une entreprise plutôt hasardeuse.

« L'après-midi nous allons encore avec une pièce sur la digue. A peine y étions-nous qu'un 21 s'annonce, en droite ligne sur nous. Il tombe heureusement dans l'Yser juste devant nous et nous couvre d'eau et de boue. Un second, puis un troisième tombent un peu à notre gauche.

Nous nous dépêchons de remplir notre mission. Aussitôt terminée, nous déguerpiissons immédiatement : il était temps d'ailleurs.

Depuis l'aventure du 26, le soir un piquet de marins nous sert de soutien immédiat. Ceux-ci font admirablement leur service et nous pouvons être tranquilles.

La journée du 30 est plus calme aux environs de Dixmude. Les Allemands ont abandonné l'idée de la prendre de vive force et se sont décidés à en faire en quelque sorte un siège pied à pied.

Ils travaillent beaucoup, creusent de nouvelles tranchées, les raccordent les unes aux autres. Ils fortifient beaucoup le château de Dixmude. »

Pour montrer la puissance de l'artillerie employée par les Allemands il suffit de rappeler que l'on trouva des éclats d'obus de 45 centimètres de longueur sur 12 centimètres de largeur et 5 centimètres d'épaisseur.

La défense de Dixmude devint de plus en plus pénible. Une compagnie de fusiliers-marins ne comptait plus que 162 hommes, y compris les officiers. Et les renforts étaient si précaires; bien plus, des sections étaient constamment chargées de prêter leur appui ailleurs pour reprendre quelque point encore plus menacé, et dans l'entretemps ceux qui restaient devaient veiller sur les Allemands avec un redoublement d'activité.

Jusqu'à la fin le pont fut épargné comme par miracle et on put y faire défiler les troupes régulièrement.

Mais combien de sacrifices il avait coûtés ! Ce Haut Pont de Dixmude fut vraiment un des endroits les plus tragiques de tout le front européen.

Non loin du pont une ferme était restée indemne, c'était la seule encore debout dans toute la contrée, où l'on n'apercevait que des murailles calcinées.

Le cuisinier du premier bataillon du 2<sup>me</sup> fusiliers y préparait les repas des officiers, et trois fois par jour, on voyait les hommes se glisser jusqu'à la ferme pour s'y restaurer.

Ils allaient à leur « salle à manger », disaient-ils en plaisantant.

Mais il paraît que les observateurs allemands avaient découvert le lieu privilégié, car bientôt les environs de la ferme furent copieusement bombardés un

quart d'heure avant chaque repas. On pouvait donc craindre chaque fois que l'un des invités ne fût broyé avant de se mettre à table. Et il fallait manger cependant!

Il arrivait aussi aux Boches maudits de ne pas tirer au moment fatidique, mais d'attendre que les Français fussent en train de manger. C'est ainsi qu'un jour la table fut soudain arrosée de boue et de débris par un obus qui venait d'éclater en entrant par la fenêtre de la « salle à manger ».

Non. Les Prussiens ne ménageaient pas leurs munitions. Deux hommes qui s'exposaient ou qui faisaient la causette en public suffisaient à provoquer une salve de shrapnells.

Quel bonheur lorsque l'on pouvait mettre la main sur une vache blessée, qui n'était pas encore complètement empoisonnée par les obus. D'une main adroite le boucher de la troupe découpait les bons morceaux de la carcasse, après quoi les hommes organisaient un joyeux festin.

On entendait vers le sud une canonnade terrible et ininterrompue. C'était l'écho de la bataille engagée près de Bixschoote, Langemarck et Passchendaele. L'ennemi venait de déclancher son offensive générale.

Le secteur de Dixmude resta relativement calme. Il ne semblait pas désigné pour être l'objectif d'un assaut sérieux, car l'ennemi savait que les points faibles se trouvaient plus au nord, surtout entre Stuyvekenskerke et Ramsappelle. La lutte qui se déroula à cet endroit fut particulièrement acharnée.

Pierre Nothomb écrit au sujet de cet épisode dans son ouvrage « L'Yser » :

« L'armée est au bout de ses forces et de ses ressources. Seul l'enthousiasme des hommes les tient encore, mais il est si haut, si exaspéré, si peu alimenté de réalités exaltantes qu'il peut, tout d'un coup, casser. Les chefs le savent. Ils regardent avec angoisse l'eau qui approche, sûrement, — mais lentement!

L'Allemand la voit aussi venir. Elle n'a encore franchi dans la première journée qu'une centaine de mètres que déjà il s'en affole.

Vaincre! Vaincre tout de suite! avant que cette aide effroyable et silencieuse n'arrive aux Belges.

Il y a d'autres raisons encore pour frapper le grand coup. L'offensive du général d'Urbal (les Français, que nous avons vu tantôt soutenir les Anglais et s'avancer jusqu'à Passchendaele), ne cesse de progresser au Sud-Est de Dixmude. Bientôt elle menacera le flanc de l'agresseur, si celui-ci n'en finit pas vite...

Et puis, l'Empereur est là!

Il est arrivé le 28, théâtral dans sa fausse simplicité, impératif, le front chargé, comme s'il portait avec lui le secret de Dieu.

Il a donné l'ordre d'ouvrir sous ses yeux la route de Calais, la route de Londres! Il faut en finir avec l'armée belge, avec la Belgique.

Il faut déborder en un formidable élan la mince barrière de nos poitrines. Il faut terminer immédiatement cette bataille de l'Yser, — cette bataille à cinq contre un, au cours de laquelle la plus forte armée du monde





L'amiral Ronarc'h décore ses héros.

a pris douze jours pour avancer, en moyenne, d'un kilomètre!

Le 29 à l'aurore, avec la diane des canons, les clairons, les trompettes et les fifres déchirent l'air à l'horizon.

C'est la même tactique que les jours précédents : attaques locales sur les points jugés faibles, puis attaque générale destinée à emporter tout.

La 1<sup>re</sup> division reçoit le premier choc entre les gares de Bøitshoecke et de Pervyse; le 4<sup>me</sup> de ligne repousse en une sanglante mêlée un furieux assaut d'infanterie.

Celui-ci se renouvelle au milieu du jour, appuyé cette fois d'une attaque parallèle sur nos positions d'extrême droite. Au centre, il faut au 3<sup>me</sup> et 4<sup>me</sup> de ligne trois heures d'un terrible combat sans nom pour rejeter la terrible ruée, qui sans cesse se renouvelle, s'intensifie, pour se briser enfin.

A droite, le 151<sup>me</sup> d'infanterie français, aidé d'une partie de la 2<sup>e</sup> division belge, se couvre de gloire et reste maître du terrain.

Le soir, l'ordre du jour impérial est lu aux armées allemandes : le choc va se produire d'Arras à la mer. Le canon ne se taira pas avant la victoire ou la défaite... L'inondation, qui, déjà, atteint presque la route de Saint-Georges à Ramscappelle, inquiète de plus en plus l'état-major allemand, dont les ordres se font fébriles.

Le jour n'est pas encore levé que l'infanterie ennemie apparaît. Elle se multiplie, se tasse, se serre. Sur des lieues et des lieues, elle s'avance, se couche, se relève, déferle enfin. Belges et Français, de leurs tranchées, ou sautant hors de leurs tranchées, tirent sans repos. Ils ne cèdent pas. Un craquement pourtant se produit : devant Oud Stuyvekenkerke, les Allemands arrivent au chemin de fer, ils s'acharment, ils montent, ils vont passer. Une énergique secousse les renverse, une dure poursuite leur fait quelques centaines de prisonniers.

Sur le front du 10<sup>me</sup> de ligne, les Prussiens, qui se sont tenus silencieux dans les fossés, — où déjà un peu d'eau saumâtre s'avance, — surgissent soudain dans un moment d'accalmie. Terrifiés et décimés, ils regardent bientôt leur abri.

A Ramscappelle, où la menace de l'eau est visible, pressante, sans rémission, la conscience du danger décuple la force des assaillants. Ils se précipitent, hurlants, avec des grenades à la main.

Les soldats des 5<sup>me</sup> et 6<sup>me</sup> de ligne, au milieu des cris et des râles, résistent de leur mieux. Mais, à la faveur de la mêlée, des mitrailleuses ont pu arriver sur le talus même qui les protège, et prennent d'enfilade les couloirs. Des hommes tombent par dizaines. Les autres, dans un mouvement subit, évacuent leurs abris, ouvrant une brèche dans nos défenses.

Des bataillons allemands, follement lancés, passent au-dessus du talus et entrent dans Ramscappelle!

Leur orgueil est sans mesure.

Au delà du talus qu'ils viennent de dépasser, il n'y a plus jusqu'à Dunkerque qu'une plaine vide, sans obstacle sérieux, sans lignes préparées. Furnes, que ca-chait jusqu'ici la muraille de gazons, apparaît dans sa miraculeuse beauté, comme une ville de Terre Promise,

légère et fine, délicate, si claire qu'elle fait presque partie de l'air et de la lumière, si proche qu'il semble que, pour l'atteindre, il suffise de tendre les bras!

Une avance d'un kilomètre d'ailleurs sur le chemin de Furnes, c'est Nieupoort cerné, notre défense prise à revers, notre armée coupée, fuyante ou prisonnière, l'Yser définitivement conquis, Dixmude surprise, la bataille gagnée tout d'un coup!

Et qu'importe l'eau qui monte, si, par cette écluse soudain percée à la pointe des baïonnettes, l'armée allemande tout entière se répand au galop dans la plaine convoitée, comme un flot qu'on n'arrêtera plus!...

Voilà les compagnies, et puis les compagnies, qui s'engagent vers l'église et les champs, avec des cris de victoire. »

Cette description aussi précise qu'émouvante donne une idée fort juste du danger que présentait la situation à ce moment. Tout permettait de craindre que les plans de l'ennemi ne fussent sur le point de réussir.

Derrière les lignes allemandes, au siège des différents états-majors, on caressait les plus magnifiques espoirs.

Un état-major de ce genre était installé au vieux château des comtes de Flandre, à Wijnendaele, près de Thourout.

C'était là un point de croisement de première importance. A gauche de la grande chaussée Roulers-Thourout-Ostende, une route se dirigeait en droite ligne sur Dixmude entre les villages de Cortemarck, Zarren, Bovekerke, Vladsløo d'un côté, et Ichtegem, Couckelaere et Keyem de l'autre côté, pour traverser finalement le centre de la commune de Beerst.

Depuis le 15 octobre des milliers de soldats avaient passé le long du château. Thourout regorgeait de troupes. Les étudiants berlinois avaient rempli la petite ville de leurs chants durant toute la nuit. A 5 heures du matin, le 19, ils étaient partis en hurlant les strophes orgueilleuses de leur « Gloria, Victoria! » Après eux on vit passer un défilé ininterrompu de régiments et de fourgons. Mais on vit aussi des autos et des charrettes de paysans suivre la route inverse et ramener du champ de bataille des milliers de ces jeunes gens blessés, mutilés et déshabillés; bientôt l'école normale et plusieurs autres édifices de Thourout convertis en ambulances furent encombrés.

Et les grands chefs qui résidaient au château n'ignoraient pas que les hommes tombaient en masse entre Beerst, Vladsløo, Eessen, et devant l'impenable Dixmude, alors que ces soldats, sur la foi de leurs officiers, croyaient aller faire une promenade militaire jusqu'en France. La déception avait été terrible, mais après les premiers contretemps, la fortune semblait sourire de nouveau à l'armée du Kaiser.

Ramscappelle était pris, la route vers la France était enfin ouverte. Bientôt, espérait-on, le nom de l'Yser ne reviendrait plus dans les communiqués des états-majors et ne serait plus que le souvenir d'une halte sur le chemin des troupes victorieuses.

A Thielt surtout l'impression était nettement optimiste. Là, autour du généralissime duc Albrecht de Wurtemberg, siégeait tout un aréopage d'officiers supérieurs qui y jouissaient d'une sécurité encore plus parfaite qu'à Wijnendaele, car ils étaient séparés du danger par une distance de 40 kilomètres et même davantage.

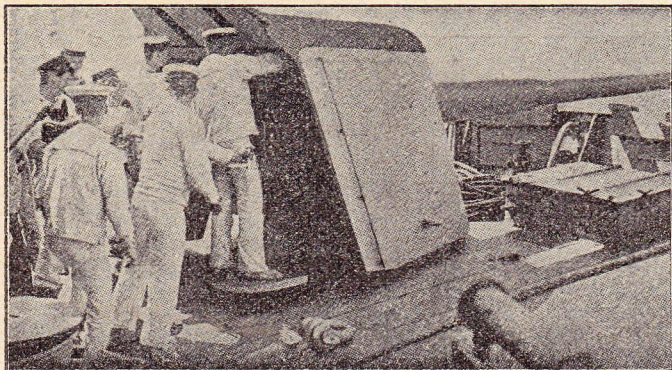
Et on annonçait l'arrivée du Kaiser pour le 1<sup>er</sup> novembre.

Evidemment à cette date solennelle il fallait pouvoir fêter au moins l'anéantissement de l'armée belge. Un télégramme ronflant devait être expédié de Thielt et les cent bouches de la renommée devaient annoncer à l'univers stupéfait qu'aux armées de Guillaume rien ne résiste.

Des ordres rigoureux furent lancés pour que les rues de la petite ville fussent nettoyées à fond, car les autos impériales ne pouvaient rencontrer le moindre obstacle. On réquisitionna aussi de l'argenterie et des couverts précieux pour le festin.

Tout fut réglé jusque dans les plus petits détails et le secret le plus profond fut gardé vis à vis de la population. Mais les officiers ne comprirent jamais comment les « dummies belges » (ces imbéciles de Belges) parvin-





Cuirassé anglais armé de canons de 30 m.

rent à savoir quel oiseau rare allait s'abattre dans leur ville, ce dont ils s'empressèrent de prévenir les Alliés. Et, outre le programme prévu, on prépara au kaiser, lors de sa visite sensationnelle à Thielt, une surprise à laquelle personne n'avait songé.

On le reçut tout simplement à coup de bombes, comme nous aurons l'occasion de le dire.

Nous avons rappelé que les Allemands se berçaient des espoirs les plus doux que semblaient justifier les premiers événements.

D'ailleurs, ne serait-ce pas un vrai miracle si, après tous leurs exploits, après avoir déployé un courage et une endurance inouïes, les Belges avaient prolongé plus longtemps leur résistance? Les Allemands n'avaient pas attendu ce jour pour reconnaître qu'au mois d'août ils s'étaient follement trompés sur le compte de cette petite armée, qui se battait merveilleusement et qui avait même ruiné de fond en comble les plans orgueilleux du kaiser et de son entourage.

Mais les forces humaines ont des limites qui ne peuvent être dépassées. Et les Allemands croyaient que les Belges, à bout de forces et de ressources, allaient s'effondrer sous la poussée de l'avalanche grise.

Les Allemands raisonnaient en connaissance de cause, et même de notre côté, certains craignaient une issue fatale.

La plaine était ouverte devant l'ennemi qui s'appretait dans une ruée suprême à emporter les derniers obstacles. Impossible de se le dissimuler; un sérieux, un très grand danger se dessinait près de Ramscappelle.

Des flots de réfugiés pénétrèrent à Furnes, répandant de toutes parts la fatale nouvelle de l'approche des Allemands. Excités par ces récits affolants, quantité d'habitants abandonnèrent la ville, ainsi qu'il a été dit.

A tout prix il fallait reprendre Ramscappelle. Si l'ennemi s'y maintenait, l'inondation n'exercerait qu'une influence fort aléatoire.

Le Roi et le général Grossetti donnèrent des ordres dans ce sens. Il fallait se préparer à la lutte, à une lutte que tout annonçait devait être terrible.

L'ennemi s'était empressé de fortifier ce point important qui devint une véritable redoute. Les maisons étaient autant de postes de mitrailleuses, protégées par une série d'obstacles, qui devaient entraver l'approche des assaillants et l'exposer au feu des machines infernales : ainsi des matelas étaient disposés derrière les fenêtres et des fils barbelés défendaient l'entrée. Des tranchées entouraient le village. Le moulin même était un nid de mitrailleuses, chargées de balayer la plaine et de faucher les rangs des Alliés.

Et les avant-gardes poussèrent l'audace jusqu'à pénétrer aux abords de la briqueterie.

Notre état-major prend des dispositions en vue de l'assaut : on décide que les troupes du 14<sup>me</sup> et du 6<sup>me</sup> de ligne y prendront part, ainsi que des détachements du 16<sup>me</sup> chasseurs et huit compagnies de Sénégalais.

Toutes ces mesures sont discutées rapidement dans une cave de la ferme Jockveld, une des anciennes métairies du Veurne-Ambacht, située entre Ramscappelle et le Koolhofvaart, et que nous avons citée plus haut.

L'ennemi bombarde cette ferme ainsi que les autres

qui servent de cantonnement à nos troupes et d'abris aux canons. Son feu, qui n'épargne pas un pouce de terrain, est particulièrement violent sur toutes les routes qui mènent au village et que nos troupes doivent utiliser.

L'artillerie française, par contre, bombarde Ramscappelle à jet continu. On s'imagine sans peine combien la contrée entière était secouée sous ce concert épouvantable d'obus de tous calibres. Et ce n'était que le début d'une action autrement meurtrière.

Il fait nuit encore lorsque les Alliés se lancent à l'assaut (30 octobre). Un bataillon du 14<sup>me</sup>, commandé par Waslet, et déjà très éprouvé près de Saint-Georges, et un autre du 6<sup>me</sup>, entraîné par Galhausen, franchissent le Koolhofvaart.

Quelle scène horrible près du pont! Il semble que personne ne puisse traverser vivant cet océan de feu. Ceux qui s'y risquent s'abattent en poussant des cris ou des plaintes déchirantes. Les hommes hésitent, mais leurs chefs les encouragent.

On avance quand même, par bonds successifs, en enjambant les morts et les blessés, car les faibles détachements se fondent à vue d'œil; on avance vers l'autre rive, dans la direction de Ramscappelle qui doit être reconquis, coûte que coûte.

Mais à présent c'est encore bien plus grave. Les balles des mitrailleuses sifflent par dessus la plaine dénudée.

Des vaches et des chevaux courent de toutes parts, affolés par toutes ces horreurs, poussant des meuglements et des hennissements de douleur lorsqu'une balle ou un éclat d'obus leur ouvre le flanc.

Les soldats rampent dans les fossés qui leur offrent un abri, d'ailleurs fort précaire, dans cette région désespérément unie où rien n'arrête les projectiles meurtriers.

Et on avance quand même.

« Les Français nous aident, les Sénégalais nous précèdent! » crient les officiers.

Les Belges vont essayer d'atteindre Ramscappelle par le nord.

Mais comme la lutte est inégale, cette fois encore pour nos troupes! Outre l'infériorité numérique des effectifs, il faut compter avec l'épuisement pour lequel il n'existe d'autre remède qu'un repos impossible à donner, et aussi avec les souffrances et la faim.

Les uniformes ne sont plus que des haillons souillés et déchirés. Beaucoup de soldats portent des sabots pour remplacer les chaussures qui leur sont tombées des pieds et quelques-uns même se traînent pieds nus ou ont noué des linges autour de leur chair blessée.

Et c'est dans cet état qu'il faut marcher contre l'ennemi, bien nourri et bien reposé, et qui se sait soutenu par une artillerie et par une réserve de troupes fraîches prêtes à intervenir au moment opportun.

Le 3<sup>me</sup> et le 1<sup>er</sup> bataillon du 6<sup>me</sup> de ligne se portent également en avant. Entre eux et d'autres troupes s'intercalent les chasseurs de la division Grossetti.

Les Français sont chargés d'opérer par le sud.

Des Algériens débouchent aussi de la ferme de Jockveld, et du Groot Noordhof, une métairie située un peu plus au sud, derrière la route de Ramscappelle à Perveye s'avancent les Zouaves.

Tous ces détachements doivent traverser la plaine de la mort pour aller occuper les points qui leur sont assignés et d'où ils vont s'élancer à l'assaut de Ramscappelle.

L'ordre de Grossetti est bref mais clair :

« A tout prix Ramscappelle doit être repris cette nuit. »

Il a fallu plus de huit heures pour arriver jusqu'ici et déjà les pertes sont très élevées.

Des silhouettes se glissent par les fossés, sur l'herbe des prairies, vers les postes de secours des fermes.

Du Jockveld le colonel du 16<sup>me</sup> chasseurs français dirige le mouvement.

Les heures de cette brève journée touchent promptement à leur fin, car au mois d'octobre les nuages enveloppent très tôt de leur voile de brume cette contrée de terres basses. Et c'est ce moment que les assaillants attendent.

Pour beaucoup c'est l'attente de la mort. Quels sentiments divers agitent les âmes de ces braves! La vie





Artillerie allemande en terrain accidenté.

exerce sur eux un attrait si irrésistible. Et puis on a laissé au pays occupé par l'ennemi les êtres chers, une mère qui espère et prie, un père qui dévore son chagrin et verse seulement quelques larmes furtives ou une mère anxieuse obligée d'apaiser les inquiétudes des enfants en leur répétant que leur père va revenir bientôt.

Une brève accalmie se produit dans les lignes allemandes à Ramsappelle. Les clairons sonnent dans les lignes alliées.

Un frisson parcourt les rangs. Ecoutez donc, ce signal ! « A l'assaut ! »

Et d'autres clairons répondent.

Les Algériens s'élancent les premiers. Ils avancent d'un air farouche, franchissant les fossés et les clôtures. Le sang rythme avec force le mouvement de leurs corps souples.

Beaucoup sont armés du long couteau recourbé. Leurs yeux paraissent injectés de sang, leur bouche aux dents très blanches prend une expression effrayante.

Gare aux Allemands qu'ils trouveront sur leur chemin.

Avec le mouvement d'une vague irrésistible, les rangs s'avancent et se dispersent sur la route de Pervyse, où se trouve la première ligne de l'ennemi. Leurs cris guerriers résonnent avec un bruit horrible. Aussitôt que les Allemands entendent ces rauques clameurs, le sang se glace dans leurs veines et ils se sauvent, frappés de panique.

Des officiers lancent leurs ordres, appuyés de jurons et de menaces ; ils arrêtent un groupe en débandade, mais les Algériens surviennent et en font un terrible carnage.

La lutte ne dure guère, car le résultat ne se fait pas attendre. Les appels à la pitié, les « Kamerad, Kamerad » sont inutiles. Les Algériens ne font pas de quartier. Un coup de couteau ou de baïonnette est leur seule réponse.

L'attaque se poursuit donc au sud, conformément aux ordres du colonel français.

Les troupes africaines ne s'arrêtent même plus pour reprendre haleine ou calculer leur élan. On leur a dit d'aller jusqu'au talus du chemin de fer, on leur a montré la direction et elles poussent toujours droit devant elles. La vague roule ainsi souple et puissante, jusqu'au moment où elle rencontre un vliet qui barre la route, le

Ramsappelleleed. Il y a là un pont étroit et les hommes se rejoignent et s'entassent devant le passage.

Sur l'autre rive sont postées des mitrailleuses allemandes et des fantassins.

Quelle cible facile pour l'ennemi, et quelle abondante moisson lui est offerte !

Une grêle de balles s'abat au sein de la masse compacte et les Algériens sont fauchés par tas entiers. Leur élan se brise devant cette attaque ; ils restent cloués sur place devant le petit cours d'eau et leurs rangs s'éclaircissent rapidement. Un concert de plaintes domine le tac-tac implacable des mitrailleuses.

Les survivants reculent et vont se heurter aux effectifs de notre 6e de ligne et aux chasseurs français auxquels ils avaient ouvert la route. Il se produit un moment d'inévitable confusion. On tire tant qu'on peut, mais on n'est pas très sûr de ne pas atteindre des amis. Les officiers attendent des ordres.

Que se passe-t-il plus au nord ? Est-ce que le 13e avance également avec le reste du 6e ?

On l'ignore ; et cependant il faut qu'on le sache pour la bonne marche de l'opération et la liaison des manœuvres.

Les troupes de Waslet et de Galhausen se trouvent dans le même état d'incertitude. Elles attendent des instructions, elles aussi ; les hommes sont enfoncés dans l'eau jusqu'à la ceinture ou les épaules, en cette âpre soirée, presque en pleine nuit.

Ils sont prêts à bondir en avant, car l'ennemi est retranché en face.

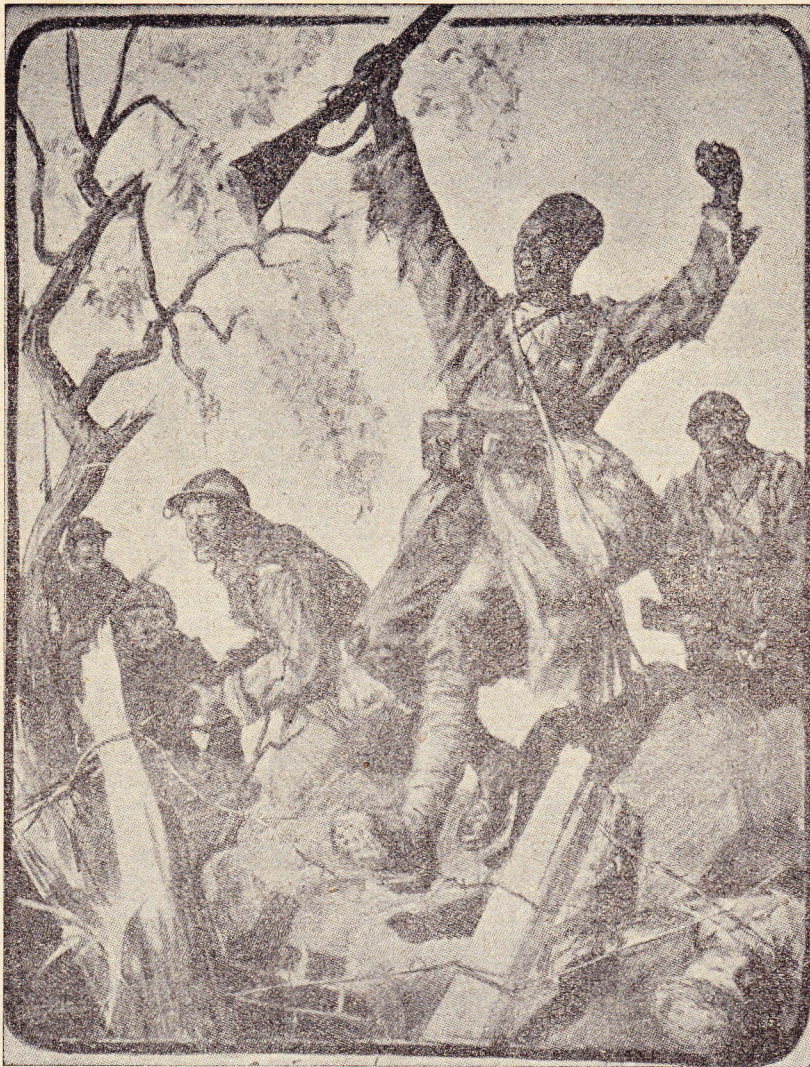
Soudain le silence se fait, mais ce silence est angoissant. Le moindre bruit énerve les hommes, car il peut provenir des positions allemandes, où sans doute on prépare une attaque.

Ainsi passent les heures interminables de cette sombre nuit. Mais ce calme effarant impressionne aussi l'ennemi. La première panique n'a pas manqué d'exercer sur lui son influence. Les Allemands croient que les nôtres ont reçu d'importants renforts, entre autres des troupes coloniales, qui leur inspirent une véritable terreur.

Redoutant une surprise, leur commandant donne l'ordre de la retraite.

Le fameux moulin et le groupe de maisons qui l'en





Les Sénégalais au front.

tourent sont évacués et l'ennemi quitte aussi ses tranchées en grand mystère. La nuit est passée et le jour se lève. Les nôtres connaissent maintenant leurs positions respectives et on décide de poursuivre l'attaque.

Belges et Français sautent de leurs tranchées et des fossés ; l'ennemi n'oppose aucune résistance et on s'empare du village sans lutte. Mais à ce moment des coups de feu partent des maisons. De ci de là il est resté des postes qu'on a peut-être oublié de prévenir, ou qui ont reçu la mission de se sacrifier.

Et c'est un sacrifice total, car les Africains sont sans pitié ; ils enfoncent les portes, se ruent à l'intérieur des maisons, et dans les pièces un bref corps à corps s'engage.

Les nôtres vont plus loin, car ils doivent occuper le talus du chemin de fer.

C'est alors que les Allemands aperçoivent le nouvel allié : l'eau. Les vliets débordent, une couche limoneuse recouvre les prairies et l'ennemi, éprouvant une sensation étrange, se rend compte du piège qui lui est tendu.

On recule précipitamment et les hommes se bousculent au milieu des chevaux qui se cabrent, des caissons et des fourgons qui s'entrechoquent et s'accrochent les uns aux autres dans le désarroi général.

Des arrière-gardes chargées de couvrir la retraite. C'est une scène épouvantable.

« Maintenant au chemin de fer il n'y a plus que des cadavres », lit-on à ce propos dans « La bataille de l'Yser » de M. Baulu. « Les deux régiments allemands

qui l'occupaient, pris entre le feu et l'eau, se sont repliés précipitamment.

Déjà l'inondation se révèle par les reflets métalliques de la prairie; la glaise est profondément humectée et les tranchées sont pleines d'eau. Comprenant enfin quel démon va le prendre par les pieds, l'ennemi effaré et rageur rappelle précipitamment ses fantassins, fouette les chevaux de ses batteries, arrache ses fils téléphoniques, décroche ses passerelles, fait sauter les ponts du Beverdijk, et abandonne en quelques heures ces quelques kilomètres de marécage que, depuis le 22, sillon par sillon, vliet par vliet, il s'était appliqué à conquérir dans le sang, la faim, la désorganisation et le désespoir.

Quelques Algériens encore tout hérissés de cruauté traversent le chemin de fer et se jettent dans la prairie à la poursuite des Allemands, mais tout de suite emprisonnés dans la poix mouillée ils s'emportent contre cette eau qui dérobe à leur vengeance un ennemi vaincu.

Cependant, revenus à Ramschappelle, leur mécompte disparaît dans la jubilation générale...

Après avoir subi la lourde botte de l'Injuste, voici que les rues du village, emplies de gravats, de douilles, de meubles émiettés, de charognes puantes, de files de tonneaux vides, sonnent maintenant avec alacrité sous les pieds souples des peuplades d'Afrique, sous le pas scandé des Français, sous le tapotement jovial des gros sabots belges. Des exclamations de triomphe, des commandements, des cris joyeux, des rires sans raison qui expriment toute l'allégresse de survivre, créent sur cette terre reconquise une tapageuse effervescence.





Le commandant français Mauros de fusiliers-marins du 3e bataillon, du 3e régiment des fusiliers-marins.

Satisfaits de la besogne accomplie, obéissant peut-être à la loi naturelle qui nous attache en raison de ce que nous donnons, les Algériens témoignent aux soldats belges une touchante effusion. Du plus loin qu'ils les voient, ils les saluent avec une politesse puérile : « Bonzou, messieurs, bonzou... »

Simultanément avec la chasse aux Boches blessés, une autre chasse commence. On n'entend plus que les cris des volailles et des porcs saignés ; les cheminées fument, tout Ramscappelle s'emplit de la joyeuse animation d'un marché oriental. Les tirailleurs font du café, les Belges cuisent des pommes de terre. On cause : « Belzique, zoli petit pays !... Nous chasser sales Boches !... Nous à Berlin !... »

Mais à côté de ces scènes pittoresques, dans la terrible promiscuité de la bataille, de tristes devoirs aussi s'accomplissent.

Au chemin de fer on a trouvé les blessés du 5e, que dans leur hâte de fuir, les Allemands ont abandonnés. Près de la halte deux grands hangars sont remplis, l'un de cadavres teutons, l'autre de cadavres belges. A leur pied une fosse est ouverte, à moitié pleine ; sur le bord oscille un cadavre qu'étaient en train d'y jeter les ensevelisseurs déguerpis.

Partout dans la plaine, dans les rues, dans les granges, dans les tranchées, des porcs aux yeux voraces, attirés par le sang, déchirent avec d'affreux grognements les blessés et les morts...

Un véritable charnier ensanglanté au sud la route de Dixmude. Devant le Ramscappelleed des tirailleurs gisent en sombres mamelons : en face d'eux, des tranchées allemandes sont remplies de cinquante ou soixante soldats embrochés. Un Marocain, transpercé de la baïonnette d'un Allemand, avant de mourir s'est jeté à sa gorge et l'a étouffé avec les dents. Tous deux sont debout, effroyables dans la fixité de la mort.

Maintenant sur la plaine, au loin, deux grands bœufs maigres, tirés d'une étable, commencent à traîner un tombereau rempli de paille où gisent des tirailleurs blessés.

Plus loin encore, près du Koolhof, on ramasse nos morts, et les tristes civières porteuses de l'éternel mystère, croisent au passage de grandes voitures à foin chargées de fusils, de casques, de bandes de mitrailleuses et de sacs allemands bondés de larcins...

Mais voici que tout à coup, au-dessus des cortèges de deuil ou de trophées, les nuages d'eau éclairés par en dessous écartent leur écrin bleu liseré d'or, et le soleil brusquement apparaît dans sa couronne de rayons.

Des détachements encore organisés du 5e et du 7e ont également participé à la bataille.

« A neuf heures, ce 31 octobre, le 14e de ligne réoccupait les tranchées du chemin de fer, encombrées de morts : devant la poussée victorieuse des Franco-Belges, la 5e division allemande, celle qui avait cru tenir la victoire, céda sur toute sa longueur, avec de l'eau jusqu'aux chevilles. Les autres reculèrent comme elle.

Si les Allemands avaient tenu un quart d'heure de plus, — peut-être passaient-ils partout... Une fusillade les poursuivit, qui se propagea comme un éclat de joie farouche. Certaines de nos batteries, pour saluer leur dé-

part, tirèrent sur leurs derrières leur dernier obus... »

Le travail méthodique de Kogge portait ses fruits. Le brave et tranquille inspecteur des waterings avait dit :

« La nature doit avoir son temps, on ne peut la forcer. »

Et l'inondation montait, invincible, implacable, dans un mouvement lent mais sûr. Elle s'étendait de Saint-Georges à Ramscappelle, de Ramscappelle à Pervyse, de là à Stuyvekenskerke jusqu'aux environs de Dixmude.

L'opération se fit sans violence et sans bruit, mais avec une précision mathématique.

Non, ce n'était pas la mer mugissante, dont parlait la légende, et qui engloutissait des régiments entiers.

Cependant, ceux-ci durent hâter leur retraite en suivant les routes qui demeurèrent le plus longtemps à sec et qui furent témoin d'un formidable encombrement. L'eau recouvrait des morts et étouffait le dernier cri des blessés que l'on ne pouvait emporter et qui durent être sacrifiés, ainsi que des canons, des mitrailleuses et d'autre matériel.

Par ci par là l'ennemi put conserver quelques postes avancés sur la rive gauche de l'Yser, parce que ces points dépassaient le niveau d'eau du terrain inondé : notamment Saint-Georges, la ferme « Grootte Hemme » près de Schoorbakke, Vicogne, Den Toren, la ferme Vandewoude et les tanks à pétrole au nord de Dixmude.

Dixmude était encore aux mains des fusiliers marins et des Sénégalais, les ponts de Nieuport aux mains des Français et des Belges.

Le talus du chemin de fer et la nappe unie de l'eau étendue au-devant, barraient définitivement la route de la France.

La bataille de l'Yser était terminée.

Les plans du kaiser avaient échoué devant les baïonnettes de notre armée épuisée et à bout d'héroïsme...

Mais les pertes étaient lourdes. Nous avions perdu en ces seize sanglantes journées 18,000 hommes, morts, blessés et prisonniers. Quelques régiments étaient anéantis et il ne restait que des embryons d'unités. Un grand nombre d'officiers dormaient leur dernier sommeil à côté de leurs hommes dans ce sol désormais sacré.

Après ces sacrifices grandioses, notre armée, toujours vivante, mais effroyablement meurtrie, put enfin goûter quelque repos, mais combien précaire. Elle se trouvait au seuil de l'hiver dans le plus lamentable dénuement.

C'était une saison terrible qui commençait pour elle, dans la misère des tranchées boueuses, où l'on montera la garde de l'Yser. On n'avait pas de vêtements chauds, pas même de linge de rechange, ni bas, ni chaussures convenables, car le service d'intendance était totalement désorganisé.

L'armée belge venait d'inscrire une page sublime dans nos annales, mais elle avait encore une rude tâche à accomplir.

Le kaiser s'était rendu à Thielt pour l'heure décisive. Mais il n'y eut pas de bulletin de victoire et Guillaume II n'avait aucune raison d'envoyer des télégrammes. Comme devant Paris, comme devant Nancy, son rêve s'était évanoui.

C'était la Toussaint. La petite ville flamande, qui servait de quartier général au duc de Wurtemberg, était morne et silencieuse. Les habitants, obligés de rester dans leurs maisons, se recueillaient et pensaient aux morts.

A peine le kaiser s'était-il retiré que des aviateurs apparurent et les bombes, avec un horrible fracas, s'abattirent au milieu de la Grand'Place.

Les autos de luxe partirent à toute vitesse pour mettre en sûreté le seigneur de la guerre.

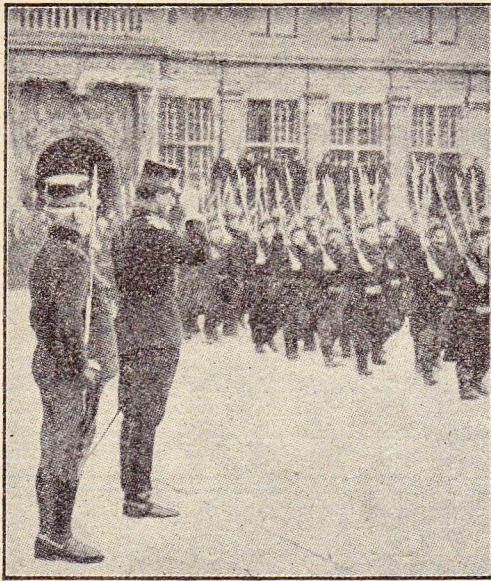
Le duc de Wurtemberg était furieux. Non seulement il avait dû reconnaître sa défaite sur le champ de bataille, mais par une suprême ironie les Alliés ne permettaient pas que le souverain du puissant empire allemand fût en sûreté dans son quartier général. Il s'en fallut de peu que Guillaume n'y trouvât la mort.

Cette nouvelle se répandit rapidement jusqu'au delà des frontières et les journaux étrangers la propagèrent en la commentant.

Malgré tout le kaiser n'abandonna pas tout espoir : l'Yser lui échappait, mais la bataille continuait devant Ypres.

S'il fallait abandonner la ligne de l'Yser, — ce que les





Le Roi passe en revue les fusiliers-mariés à Furnes.

Allemands avouaient ouvertement, ajoutant qu'ils n'avaient pas été battus par les forces ennemies, mais que l'eau seule avait arrêté leur avance — si l'on devait renoncer à atteindre Calais de ce côté, les troupes allemandes luttaient avec désespoir sur la ligne d'Ypres à la Lys, comme nous aurons l'occasion de voir dans la suite.

Nous manquerions à notre devoir d'impartialité si nous refusions de reconnaître que dans l'armée allemande il y eut également des soldats qui sentirent tout le côté tragique de la Toussaint 1914.

C'était pour les Allemands ce qu'ils appelaient : la Toussaint « im Feindesland ». Un professeur, engagé volontaire, écrit de M... à la date du 1er novembre :

« Ce fut aujourd'hui une journée de Toussaint extraordinaire, un temps comme on en rencontre rarement à l'arrière-saison. Ce qu'il y eut de plus beau ce fut la cérémonie au cimetière près de la fosse commune; cette cérémonie eut lieu vers six heures, au moment où le soir commençait à tomber. 340 soldats environ sont enterrés là, 270 dans une seule allée, les autres répartis ça et là par groupes de 10. Là où repose la tête du premier se trouvent les pieds du second. Les fosses étaient déjà ornées de plantes vertes et de couronnes, parmi lesquelles se dressaient des croix blanches en forme de croix de fer. Les sapins placés sur le côté ainsi que les plantes vertes étaient éclairés au moyen d'ampoules électriques. Un pasteur protestant, un Wurtembourgeois, prit d'abord la parole, et après lui un prêtre catholique, un Rhénan, et dans l'intervalle une chorale entonna le chant connu « Lux œterna », puis « Wie sie so ranft ruhen », et pour terminer un chant nouveau « Es ist vollbracht ». La solennité fut impressionnante. Le prêtre catholique surtout parla en termes émouvants. Il souligna la camaraderie qui se prolonge jusqu'au-delà de la mort, nous mit sous les yeux un soldat blessé gravement, et aux prises avec la fièvre. Un ami lui caresse le front de la main, le malade ouvre les yeux et dit « Maman, es-tu là ? » Puis il s'endort heureux. Le prédicateur évoque le souvenir du foyer, des mères et des veuves en pleurs. Ajoutez à cela le paysage plein de mystère et d'angoisse, devant moi la lune et une étoile solitaire, à droite la forteresse plongée dans l'obscurité et au-dessus de ma tête les nuages des shrapnells qui restent condensés pendant des heures avant de s'évaporer. Le bruit sourd du canon gronde dans le lointain. Ce fut une cérémonie en pays ennemi, qui demeurera dans ma mémoire. »

Mais pourquoi parler de cette solennité « im Feindesland » ? Et pourquoi donc la Belgique était-elle un « Feindesland » ?

M. Jean Bernard, dans son « Histoire générale et

anecdotique de la Guerre », rapporte un fait touchant qui se produisit le jour de la Toussaint 1914, aux tranchées de première ligne, à 500 mètres des Allemands. Un capitaine de compagnie avait mis au rapport cet avis : « Ce n'est pas votre chef, c'est votre camarade qui vous réunit. Au-dessus de nos tranchées reposent quatre Anglais, tués ici le mois dernier. Vous ne voudrez pas que, pour la Toussaint, leurs tombes, qui vous sont familières, semblent abandonnées. Trouvez des couronnes et des fleurs. Nous irons les porter ensemble à ceux qui sont morts pour défendre notre sol. »

Les soldats allèrent dans les bois environnants et rapportèrent des couronnes de verdure et de lierre; dans un jardin abandonné, ils découvrirent quelques chrysanthèmes et les portèrent sur les tombes encore fraîches des quatre Anglais.

« La section de service chargée de tirer sur les avions ennemis, écrivait un soldat, a pris les armes, et la compagnie tout entière est venue se ranger sur la crête. La cérémonie a été simple. Notre capitaine a salué avec émotion la mémoire des frères inconnus tombés pour la France. Nous avons crié : « Vive l'Angleterre ! » Le piquet a rendu les honneurs, et puis chacun a repris son poste dans les tranchées.

En Flandre je fus témoin également de la célébration de la fête de la Toussaint et de la Commémoration des morts. Les pauvres mères, les jeunes veuves que je vis se diriger vers l'église, n'avaient aucune envie d'arrêter leurs regards sur des ampoules électriques... Elles voyaient devant leurs yeux leur fils, leur mari, robuste encore quelques semaines auparavant et dont la place maintenant était vide. Elles ne chantaient pas. Elles qui aimaient tant chanter demeuraient tristement silencieuses se demandant peut-être, lorsque sur le chemin de l'église elles rencontraient des soldats allemands, pourquoi la Belgique était leur « Feindesland » ?

Leur défaite à l'Yser fut le juste châtimement du crime de haute trahison, dont ils s'étaient rendus coupables en entraînant la Belgique dans la guerre.

Aussi l'échec des plans orgueilleux du kaiser et de son état-major devait paraître d'autant plus cuisant qu'il était dû à la petite armée belge insignifiante et méprisable, dont on pensait ne faire qu'une bouchée.

Dès leur entrée en Belgique les espérances des Allemands furent terriblement déçues et le même fait se représenta lorsqu'ils résolurent de quitter notre petit pays.

C'était la justice imminente de l'histoire, la punition des envahisseurs qui avaient proclamé comme « Feindesland » les contrées situées entre la Meuse et la mer.

« Nach Calais », c'était leur devise, leur cri de guerre et ce n'était plus à présent qu'un objet de raillerie, comme leur fameux « Nach Paris ».

Car une fois de plus les Allemands avaient vendu la peau de l'ours avant de l'avoir abattu.

Ce n'était pas la première fois qu'une armée immense avait été concentrée pour un but semblable.

Non loin des remparts de Boulogne-sur-Mer, sur la route de Calais, une colonne de marbre haute d'une cinquantaine de mètres rappelle le camp de Boulogne du temps de Napoléon 1er. Le grand empereur réunit à cet endroit, en 1804, 172.000 fantassins, 9000 cavaliers et 2400 vaisseaux montés par 1600 marins. Cette armée devait être débarquée en Angleterre et pour la réalisation de ce plan grandiose, Napoléon n'attendait que la concentration de la flotte d'escorte qui devait venir de la Méditerranée, de Brest et d'Anvers. La bataille de Trafalgar mit fin aux rêves de Napoléon et l'Angleterre terre échappa à l'invasion.

En 1914 de grands camps anglais étaient également aménagés à proximité du littoral français, mais Calais resta en dehors de l'emprise de l'Allemagne.

Les Allemands avaient remplacé leur mot d'ordre primitif « Nach Paris » par cet autre non moins présomptueux « Nach Calais ». Les soldats avaient la bouche pleine de ce cri de ralliement, mais plus ils criaient, plus leur déception fut grande.

Elle est réellement typique, à ce point de vue, la confiance faite à un paysan flamand par un soldat du kaiser : « Il faut qu'un jour je visite cette extraordinaire





L'intérieur de l'église Notre-Dame à Nieupoort.

ville de Calais... non plus certes pendant la guerre... cette hypothèse est exclue (« aussgeschlossen »)... mais après la guerre. Mais je veux absolument voir cette ville dont-on parle tant. »

La réclame extraordinaire faite à Calais par les Allemands avait impressionné ce soldat du kaiser qui était d'ailleurs revenu à des sentiments plus conformes à la réalité des choses.

Du reste, même en Allemagne, les idées commençaient à marquer une lente évolution, bien que la population restât attachée de toute son âme au kaiser.

Ainsi une correspondance d'Aix-la-Chapelle à un journal néerlandais notait ces détails :

« On peut constater une notable dépression dans l'opinion publique, depuis que l'on voit les trains d'ambulance entrer en aussi grand nombre et non moins bondés que ceux qui viennent de transporter les troupes en Belgique. Bien que le plus grand secret soit observé, il y a toujours une foule d'habitants qui attendent l'arrivée des transports de blessés. On barre alors la place de la gare et on fait avancer les autos et les autres véhicules destinés au transport des soldats gravement atteints. Ceux qui sont les plus malades sont dirigés sur l'hôpital Louise; les soldats moins grièvement blessés sont envoyés dans d'autres villes, après un examen sommaire qui se fait dans les salles d'attente spécialement aménagées à cet effet.

Il faut admirer les précautions minutieuses que prennent les médecins en campagne. Dès que les blessés ont reçu leur pansement, on attache à un bouton de leur tunique une carte en toile ayant deux côtés rouges perforés. Suivant les indications de la carte deux bandes rouges signifient « nicht transportfähig », une bande « transportfähig », la carte sans bande veut dire que le blessé est « marschfähig ». En outre plusieurs autres renseignements sont fournis par la carte.

(Transportfähig signifie transportable; marschfähig, capable de marcher.)

Et en Flandre on voit des cortèges entiers de ces jeunes gens « marschfähig », qui se traînaient péniblement, en se soutenant l'un l'autre, couverts de sueur et avides de repos. Exténués de fatigue, ils atteignaient enfin la gare de Thourout, de Bruges, de Roulers où, après une longue attente, on les hissait dans un tram, qui ne comprenait souvent que des wagons à bestiaux recouverts de paille.

La bataille de l'Yser eut encore d'autres effets : après l'inondation quantité de soldats désertèrent. Ils savaient que la frontière hollandaise était proche et cherchaient seulement à arriver jusqu'à L'Ecluse, Aardenburg, Yzendijke ou Sas-de-Gand. Sans doute, ils s'y rendaient avec un sentiment d'inquiétude, en songeant à l'avenir qui leur serait réservé, mais fermement résolus à affronter tous les dangers plutôt que de retourner dans cet enfer que l'Yser était pour eux. Parmi ces désertions, le fait suivant mérite une mention spéciale, car dans son genre c'est un véritable événement.

Un magasin de cigares de Gand comptait parmi ses clients les plus fidèles un officier allemand, qui taisait partie de la garnison. Il en était de même d'un simple soldat, qui était en quartier près de Gand et qui apparaissait en ville à des intervalles réguliers.

La dame qui tenait le commerce s'étonna de la ressemblance entre l'officier et le soldat. Et un jour elle s'en expliqua au premier. L'officier voulut voir ce sosie. Il déclara avoir un fils qui lui ressemblait très fort, mais qui venait à peine d'être appelé sous les armes et recevait sa première instruction au camp.

L'officier se présenta à l'heure habituelle du congé du soldat. Et lorsque celui-ci parut il reconnut aussitôt son père. Le jeune homme s'exerçait au métier de la guerre aux environs de Gand, car un grand nombre de recrues étaient instruites en Belgique.

A quelque temps de là, la dame ne vit plus ni l'un ni l'autre de ses clients.

Le père et le fils avaient logé dans un hôtel à Middeburg. Ils avaient déserté tous deux ensemble en Hollande. Peu après, la mère les y rejoignit et tous trois partirent pour l'Amérique.

Nous allons voir maintenant que, dans la région de l'Yser, après l'inondation, les Allemands poursuivirent encore leur offensive devant Dixmude.

## Le château de Woumen. — Attaques infructueuses. — Les Allemands s'emparèrent de Dixmude. — Déportation de civils.

Sur la chaussée de Dixmude à Woumen, qui est la grand'route vers Ypres, un peu au-delà du cimetière, se trouvait la propriété que l'on appelle à tort le château de Woumen.

Le véritable château de Woumen, résidence de la baronne de Coninck, est situé au moins à une lieue de là, entre Woumen et Merckem, près du fameux étang Blankaart.

La propriété dont il est question ici était désignée sous le nom « De Witte Toren » et appartenait au chevalier Heynderick de Geleke, qui en hiver habitait Bruxelles.

Les Allemands, débouchant de Woumen, étaient parvenus jusqu'à ce point; ils s'y étaient sollement retranchés, de sorte que le château était transformé en une véritable forteresse. Il était entouré de tranchées défendues elles-mêmes par un réseau de fils barbelés. Des meurtrières étaient percées dans les murs, d'où des mitrailleuses répandaient la mort dans un large rayon.

Les Français et les Belges occupaient des positions jusqu'au cimetière, où les Allemands du château ne leur laissaient pas le moindre repos. A l'heure de la relève leurs pertes étaient particulièrement lourdes.

L'ennemi installé au « Witte Toren » dominait toute la plaine et les hommes étaient obligés de se rendre à leurs postes en rampant. Il y en eut beaucoup qui n'atteignirent plus le cimetière et ceux qui y arrivaient sains et saufs poussaient un soupir de soulagement.

Le séjour dans ce cimetière était du reste fort précaire. Les obus y pleuvaient, pulvérisant les monuments funéraires et les croix, ébranlant les tombes, arrachant les bières par lambeaux, à tel point que les cadavres et les ossements étaient mis à nu. Un air pestilenciel était répandu au-dessus de la plaine lugubre.

Et il fallait rester dans cette position.

L'état-major français résolut de déclencher une offensive afin de s'emparer du cimetière; cette offensive ser-





Les Boches aux tranchées de l'Yser.

virait en même temps à dégager les troupes amies qui avaient à faire face devant Ypres à de furieux assauts allemands. Après l'échec de sa tentative près de Ramscappelle, l'ennemi essaya d'exécuter une percée aux environs de Merckem; il avait même transporté dans cette direction une partie de son artillerie lourde.

« L'occasion semblait bonne pour briser le corset de fer qui nous étreignait », écrivait à ce sujet M. de Nanfeuil, un officier des fusiliers-marins.

Officier de marine en retraite, M. de Nanfeuil, dès les premiers jours de la guerre, avait repris du service et fut attaché à la défense des abords de Brest. Mais ce poste lui semblait trop de repos et, malgré son état précaire de santé, il multiplia les démarches pour être envoyé sur la ligne de feu.

« J'ai le cœur allègre, observait l'officier. Tout indique que nous allons avancer. La canonnade fait rage et cette fois ce sont nos braves, nos chers canons, si impatiemment attendus. On n'entend pas les autres. Je crois que ça va bien. »

Et en effet, des renforts d'artillerie étaient arrivés; les célèbres 75, qui devaient prêter leur concours en vue de l'attaque contre le château.

L'assaut devait être exécuté par quatre bataillons de la 42e division, celle du général Grossetti, que nous avons déjà vue à Lombartzijde et à Pervyse. D'autre part un bataillon de fusiliers sous les ordres du commandant de Jonquières devait se tenir en réserve arrière et le reste de la brigade devait être prêt également pour intervenir en cas de besoin.

Le 2 novembre, le Jour des Morts, fut fixé pour cette opération.

Elle commença à 8 heures par une préparation d'artillerie. Un violent bombardement s'abattit sur le « Witte Toren » et les environs.

Le 52e d'infanterie était en position sur la route d'Essen et le 8e bataillon de chasseurs au cimetière.

On s'était probablement laissé entraîner une fois encore par un optimisme trompeur. En tous cas l'offensive

s'effondra immédiatement. Les chasseurs furent dans l'impossibilité de déboucher du cimetière, ceux qui se risquaient en dehors des abris étaient entourés d'une grêle de balles meurtrières et couraient à une mort certaine. La division de Jonquières dut prêter son appui, mais malgré des prodiges de vaillance et de bravoure et au prix de lourdes pertes, les troupes ne purent avancer ce premier jour que de 200 mètres. L'infanterie qui opérait sur la route d'Essen ne progressa guère davantage.

Ce petit espace de terrain fut trempé de sang.

Le 3, l'offensive fut reprise, mais sans résultat.

Le commandant se décida alors à envoyer au feu la 42e division tout entière renforcée de deux bataillons de fusiliers. En aval de Dixmude on jeta deux passerelles sur l'Yser, afin de transporter les troupes sur la rive opposée. Heureusement une brume épaisse déroba ce mouvement aux regards de l'ennemi.

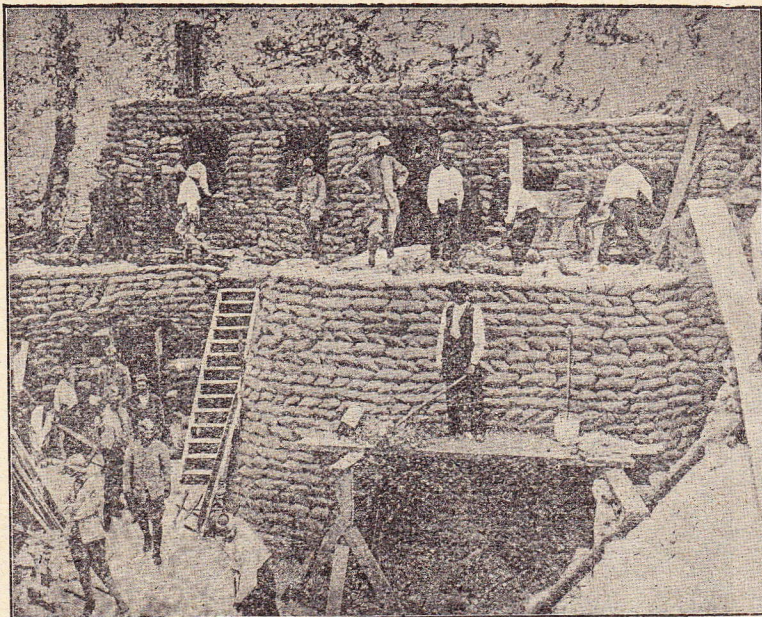
Cinquante pièces concentrèrent leur feu sur le château.

Les troupes furent réparties de telle façon qu'elles devaient marcher contre la redoute, déployées en demi-cercle, mais elles furent accueillies par un feu si terrible que les Français ne purent pénétrer dans le parc, bien qu'ils eussent réalisé une légère progression.

Sur la route d'Essen l'avance était nulle. Et près de Beerst la situation devint même alarmante. Des détachements belges, harassés et sans résistance, furent obligés de faire face à de violentes attaques. Des secours furent réclamés d'urgence et deux bataillons durent partir pour soutenir les Belges.

Le 5 novembre on entreprit une troisième tentative pour prendre ce maudit château. Au cri de « Vive la France », les hommes s'élançèrent hors des tranchées. Les clairons sonnèrent la charge. De nouveau les balles des fusils et des mitrailleuses sifflèrent parmi les assaillants et ouvrirent de larges brèches dans leurs rangs, mais sans pouvoir briser l'élan des troupes. Dans une attaque impétueuse le parc et la ferme furent enlevés et les Français arrivèrent jusqu'au pied du bâtiment. Mais





Tranchée française faite à l'aide de sacs de terre.

il leur fut impossible d'aller plus loin. Ses murs même semblaient cracher un feu épouvantable auquel personne ne pouvait résister et finalement il fallut battre en retraite.

Les fusiliers se retirèrent sur leurs positions et la 42e division se porta sur un autre point. L'offensive n'eut aucun effet, si ce n'est de causer de grandes pertes aux Alliés en morts et en blessés.

Des Belges, la brigade des fusiliers et une poignée de Sénégalais restaient donc seuls pour défendre Dixmude.

« On nous retire les renforts, écrivait le 6 novembre Alfred de Nanteuil. Visité l'église de Dixmude et l'hôtel de ville. Effroyable. Tout cela n'est plus qu'une ruine sans nom. Il ne reste pas une maison entière. Certains quartiers ont perdu jusqu'au souvenir de leurs fondations : un monceau de pierres et de briques... Il reste de Messine plus que de cette malheureuse cité. »

Dixmude n'est pas tout à fait morte, pourtant. Scalpée, fracassée, incendiée, elle garde encore une étincelle de vie, tant que nous sommes là. Ce charnier où nous campons et dont les rues ne sont plus que des pistes méphitiques sinuant entre des monceaux de cadavres, des tas de moellons et les abîmes ouverts par les « marmites » boches, palpite obscurément dans ses profondeurs.

La vie y est devenue souterraine. Dixmude a ses catacombes, où nos hommes se coulent au sortir des tranchées. D'autres hôtes circulent peut-être dans ce réseau de caves et de celliers d'une exploration difficile ; les lueurs suspectes aperçues certain soir par Alfred de Nanteuil ne sont peut-être pas toutes des « lueurs de pillards ».

Il est fort probable cependant qu'un grand nombre d'officiers et de soldats ignoraient la présence de 28 civils dans ces ruines. Si invraisemblable que la chose paraisse, elle n'en est pas moins réelle. Ils devaient chercher leur subsistance où ils pouvaient. Il y avait même parmi eux une vieille femme tombée en enfance.

L'ennemi se mit de nouveau à bombarder Dixmude avec violence. Peut-être l'attaque exécutée contre le château l'avait-elle rendu inquiet ou bien espérait-il, malgré tous ses déboires antérieurs, se frayer un chemin par delà l'Yser. Là, en effet, se trouve une route plus élevée, une route qui peut le mener à Furnes, en France, jusqu'à Calais !

Dans l'après-midi du 9 novembre le bombardement rappela par son intensité la terrible journée du 24 octobre.

Et l'artillerie alliée ne répondait, hélas ! que faiblement, quoique l'objectif offert à ses coups fût des plus tentants. A 1400 mètres de distance on voyait presque

complètement une batterie de 77 ; une pièce de 105 était installée à 2000 mètres à peine des lignes françaises.

Et cependant notre artillerie n'atteignait pas ce but si facile. Les fusiliers murmuraient, parce que d'après eux on les sacrifiait, qu'on ne soutenait pas leur action. Mais la seule explication raisonnable était le manque de munitions.

Les Allemands prirent une ferme qui se trouvait près des positions des fusiliers.

« Le chef de bataillon, averti, envoie l'ordre écrit de reprendre cette ferme coûte que coûte, dût-on pour cela engager toute la compagnie ; on devra brûler les bâtiments si l'on ne peut s'y maintenir, afin d'éviter que l'ennemi s'y installe », écrit Claude Prieur dans son journal de campagne (1).

« C'est le dernier ordre que nous devons recevoir du commandant Rabot, tué le lendemain.

En pleine nuit, la compagnie prend ses dispositions d'assaut. La forte patrouille allemande qui vient de nous enlever la ferme fait main basse sur les cochons dont les cris nous renseignent.

Tandis que deux sections, avec l'officier des équipages Le G..., resteront dans les tranchées, le capitaine va prendre la 2e section et tenter avec elle un mouvement de flanc pour aborder la ferme par l'ouest, le côté le plus accessible. Sa manœuvre sera lente, car il faut d'ici là franchir de nombreux fossés.

Ma section fera de front une fausse attaque par le sud, et appuiera l'opération de son feu, ne se lançant à l'assaut que si la 2e ne peut réussir seule.

Au moment de partir, à trois heures du matin, — avec nos hommes le comique se mêle toujours au tragique, — une ombre se dresse devant moi, drapée dans un manteau de bonne sœur ramassé je ne sais où, et un violent accent du Midi grogne : « Alorrsse, on ne relève pas aujourd'hui ? Voilà plus d'une heure que je suis en faction ! »

Ce n'est pas le moment de discuter ; une bourrade, un ordre sec : « Retourne à ton poste, au trot ; on te relèvera quand j'en donnerai l'ordre, pas avant ! » Et l'homme s'en va disant : « Puisque c'est comme ça, on y va, lieutenant, ça va bien. »

Les sections rampent lentement dans la nuit, traînant des planches pour franchir les fossés ; comme points de repère des cadavres de vaches restés sur le terrain. L'un de ces cadavres, sur lequel on a jeté des mottes de gazon pour diminuer l'odeur, sert de pont pour l'arroyo le plus proche.

(1) « De Dixmude à Nieupoort ».



La 2e se lance silencieusement à l'assaut : la ferme est vide, la patrouille n'a pas attendu le choc.

Mais on ne peut songer à occuper cette position ; l'expérience a prouvé qu'elle est décidément trop isolée, trop éloignée de la ligne, et nous ne pouvons pas y laisser assez de monde.

Vite, avant qu'un retour offensif de l'ennemi se produise, on organise les foyers d'incendie. Il y a là plusieurs bâtiments séparés, des meules de grain et de paille, des fagots. Tout est prêt, nous rentrons.

Au signal la flamme s'élève, jaillit des cinq ou six foyers, embrase les meules, les fagots, lance des bouquets d'étincelles...

Cet incendie est vraiment magnifique, ressortant encore plus vif sur un ciel qui commence à peine à blanchir.

Les matelots admirent, mais tristement, et l'un d'eux murmure à côté de moi : « Et dire que tout ça appartient à des alliés ! que c'est tout le travail, toute la propriété d'un Belge qui brûle ! »

La phrase s'achève par des menaces sombres contre ceux qui nous obligent à cette destruction.

Cependant, devant les flammes, trois ombres courent comme des démons, attisant la fournaise. C'est un gradé qui est revenu, malgré le danger, avec deux hommes, pour rallumer un foyer mal préparé.

Le petit jour s'éclaire. Mais què font donc ces gaillards de la 2e section ? Parole ! Ils plument des poules dans la tranchée ! « Vous voyez, lieutenant, on n'a pas tout laissé aux Boches. Ils ont pris les cochons. Nous avons eu le temps, avant de mettre le feu, de sauver le peu de volaille qui restait. »

La riposte ne se fait pas attendre. Dès sept heures, très violent bombardement de nos abris et de la route d'Os-tende par les deux batteries repérées hier. Leur tir est admirablement précis.

En peu de temps nous avons plusieurs blessés.

Le Dr Guillet, qui se prodigue toujours au milieu du danger au point de passer pour invulnérable, ne craint pas de venir jusqu'à la tranchée, et y panser sur place les premières victimes, car on ne peut pas songer à les transporter.

Il cause, il plaisante, tout en bandant les plaies il console doucement, paternellement, ceux qui sont atteints. De l'entendre, de le voir, les hommes sont tout ragaillardis.

A côté de lui un 105 éclate dans le parapet même de la tranchée, les éclats traversent la terre, jettent quatre blessés de plus sur le sol.

Notre artillerie ne répond toujours pas.

L'attaque principale est ailleurs, sur notre droite, où la 11e compagnie, violemment bousculée, perd la moitié de sa tranchée, essaye vainement de la reprendre, se maintient avec acharnement dans la partie qui reste. Au centre, la 10e reçoit surtout des obus. Bientôt le capitaine Baudry est tué à son poste.

Les mitrailleuses belges ont leur abri à moitié démoli, plusieurs mitrailleurs sont hors de combat. Néanmoins rien n'est perdu, les hommes tiennent bon.

Soudain les choses se gâtent. Déjà nous recevons à revers les balles perdues habituelles, prouvant que des attaques se faisaient dans les autres secteurs : les parados des tranchées améliorées arrêtaient ces projectiles. Voici qu'ils se font plus nombreux, mieux ajustés ; nous voyons derrière nous cette chose inattendue : des fantassins gris qui se glissent le long du canal de Handzaeme, rive opposée à la nôtre, et s'avancent petit à petit vers la ville.

Ce ne sont pas des prisonniers, car ils ont leurs fusils, mais tel et bien des tirailleurs allemands qui ont pénétré dans nos lignes. Par où sont-ils passés ? mystère pour nous ; en tout cas la réalité de leur irruption ne fait pas de doute, encore qu'aucun renseignement ne nous parvienne de l'arrière. Plus tard nous apprendrons qu'ils ont percé la défense orientale du côté de la route d'Essen et du passage à niveau de la gare, en défonçant une compagnie belge et faisant coin entre les deux compagnies de tirailleurs sénégalais qui la flanquaient.

Ce qu'il y a de plus clair pour nous, c'est que nous sommes coupés de Dixmude, isolés dans nos tranchées, pris entre deux feux

Le capitaine bondit jusqu'à mon poste d'extrême gauche. « Vous voyez ? »

— Oui, nous sommes cernés.

— On tien̄ jusqu'à la gauche ?

— Evidemment.

— Faites face des deux bords avec votre peloton, je m'occuperai de l'autre, et tâchons de tenir jusqu'à ce que les renforts ou la nuit arrivent.

Et nous nous serrons la main énergiquement.

Il est environ treize heures. Fait passer immédiatement quelques hommes dans le chemin de ronde creusé les nuits précédentes. Ceux-là tireront sur les Allemands de Dixmude.

Les autres restent face au nord, contre la ligne de tirailleurs qui s'agite toujours.

Vont-ils tenter une attaque par la gauche, entre l'Yser et nous ?

La première section tient sa tranchée en vague demi-cercle contre ce point faible. Mais, grâce à Dieu, les arroyos découragent toute tentative de vive force de ce côté ; puis l'ennemi est trop sûr de nous avoir tôt ou tard, maintenant que nous sommes encerclés de trois côtés et sans secours possible.

La tranchée commence à être encombrée de blessés, et même de cadavres. Des hommes de la 11e compagnie, des mitrailleurs belges s'y sont réfugiés. Il faut, à tout prix, empêcher le moral de nos hommes de tomber ; s'ils s'affolent, ou bien ils essayeront de se sauver en courant n'importe où, et ils seront tous démolis, ou bien ils resteront tapis au fond de la tranchée, sans tirer, et nous serons faits prisonniers.

Mais leur moral ne faiblit pas : ils sont heureux, au contraire, car aujourd'hui on voit les Boches, on peut viser, on peut tirer sur un but apparent ; tant pis s'il y a de la casse.

D'ailleurs, s'ils comprennent bien qu'il se passe quelque chose d'anormal, ils ne se rendent pas compte du danger de la position.

Un seul dans mon peloton l'a compris, un petit quartier-maître mécanicien, qui me demande à voix basse : « Qu'est-ce qu'on va faire ? — Tenir jusqu'à la nuit. — Quelle heure est-il ? — Quatorze heures. Mais chut ! » De temps en temps il me fera signe : « Quelle heure ? » et sur ma réponse, il hochera simplement la tête : « C'est long ! »

Est-ce excitation de la bataille, tension de tous les nerfs, qui décuple toutes les facultés, ou grâce d'état, ou mélange de tout cela ? Jamais je ne me suis senti si lucide et si vraiment « en forme ». On vit pleinement et joyeusement à ce moment, quoique la mort frappe constamment près de nous.

Aperçu un groupe de cinq ou six Allemands, avec un gros officier qui donne des indications par gestes, calme comme à l'exercice. Un mur ruiné le cache aux autres compagnies, et il n'est qu'à 300 mètres de nous, au bord de la route.

« Deux bons tireurs ? »

Personne ne répond.

« Vite ! »

Deux hommes sont postés face à l'objectif.

« Hausse de 400 mètres ! Jetez-moi ça par terre. »

Ils tirent. Maladroits.

Pendant cinq minutes ils continuent le feu sans succès. Que faire avec des mazzettes pareilles ? Manquer un gros officier boche à 300 mètres, au posé !

Le seul résultat obtenu c'est d'obliger cet officier et ses hommes de se cacher plus loin, derrière des arbres.

Maintenant, dans la direction du poste du commandant Rabał, on voit des casques à pointe tirer, puis s'avancer, en poussant devant eux vers le canal des marins prisonniers.

Dire que nous ne pouvons rien pour les délivrer ! Mes tireurs ne sont pas assez sûrs pour fusiller les gardiens à distance. Deux de ces marins courent vers nous à toutes jambes. Braves garçons ! ils n'ont pas voulu se rendre ! En chemin le premier tombe, puis le second : les balles ennemies les ont cueillis.

Entre temps, il faut détendre un peu nos grands enfants, empêcher l'énerverment.

« Qui veut m'ouvrir une boîte de singe ? Fauf pas oublier de manger, les garçons. L'un après l'autre. »



« Maintenant, qui veut me faire une tartine beurrée ? Une bonne, de jour de fête. »

Cela prend, deux d'entre eux attaquent la réserve de beurre du grand pot de grès, et font, accroupis au fond de la tranchée, des tartines pour ceux qui tirent aux créneaux.

Une fois de plus, mes voisins immédiats n'ont pas de chance. Le petit Padellec, à ma gauche, se penche brusquement en arrière, les yeux révulsés, et s'éroule la bouche ouverte, tenant encore en main son pain beurré.

Je m'incline vers lui : rien à faire, une balle au cœur, il est mort sans un cri

On le met de côté. Mais nous ne cessons pas de tirer. « Qui veut bourrer une bonne pipe ? » Le paquet de tabac circule, la bonne humeur se maintient. Ça va bien, mes enfants continuent à garder leur entrain, leur bonne simplicité, la plaisanterie réussit toujours avec eux.

En arrière de nous, les Allemands sont arrivés à présent au bord du canal de l'Yser ; ils poussent encore devant eux quelques marins prisonniers. Auront-ils la passerelle du nord ? Ce serait pour nous l'encercllement définitif, la fin de tout espoir.

Mais une contre-attaque de la compagnie d'Albiat-Melchior les fait un peu reculer, et plusieurs des prisonniers disparaissent soudain. Peut-être se sont-ils jetés à l'eau.

L'artillerie allemande a vu ce mouvement de contre-attaque. Elle arrose furieusement le terrain en arrière de nous, et, ce faisant, asperge rudement ses propres troupes. Mes matelots le voient, poussent des cris d'enthousiasme, comptent les coups. Au bout d'un instant, ceux qui nous avaient enveloppés se sont terrés dans nos tranchées de réserve. On voit simplement un ou deux casques à pointe qui s'agitent au bout des fusils pour faire signe à l'artillerie. Celle-ci s'obstine, pour notre plus grand soulagement, car nous sommes ainsi délivrés du principal souci. Nos envahisseurs sont là, bien sûr, mais ils ne tenteront plus rien directement sur nos tranchées avant la fin de la journée.

Lentement la nuit se fait, la canonnade s'arrête, la fusillade se ralentit.

Enfin, je puis communiquer avec le capitaine. Quelle poignée de mains nous échangeons ! Ordres pour la nuit : se couvrir sur l'avant par un petit poste, essayer de rétablir les communications avec l'arrière, tâcher de savoir si les nôtres ont réussi à reprendre Dixmude.

Mais les hommes envoyés en liaison reviennent vite. A droite la moitié des tranchées de la 11e est toujours occupée ; derrière, deux de nos émissaires sont tombés chez les Allemands, et nous ne les reverrons plus ; deux autres se sont heurtés à une sentinelle : « Wer da ? »

Ils ont néanmoins réussi à retourner vers nous.

Nous sommes donc toujours isolés, sans appui. Un seul parti reste possible : tenter de forcer le passage vers l'Yser par la gauche, à travers les arroyos. Oui. Mais il en coûte d'abandonner la tranchée, nos morts qu'on n'a pas le temps d'ensevelir, plusieurs blessés graves qui ne supporteraient pas le transport.

Le capitaine de la 11e, sur qui désormais pèse la responsabilité de notre troupe, n'ose s'y décider seul. Ne pourrait-on essayer de tenir plus longtemps ? Les officiers survivants tiennent un rapide conseil de guerre. « Pouvons-nous, oui ou non, abandonner nos tranchées dans les conditions où nous sommes ? Quelle autre solution possible ? »

La délibération n'est pas longue : pas de secours à attendre, du moins en temps opportun ; rester, c'est la mort ou la captivité ; il importe d'agir vite, car sans doute l'ennemi va profiter de la nuit pour nous attaquer.

Les petits postes en avant de nous feront une démonstration, fusillade intense s'ils sont menacés, puis se replieront aussitôt, et nous essayerons à tout prix de rejoindre les lignes françaises en mettant le cap sur la passerelle mobile du nord, indiquée au loin par la petite chapelle blanche et l'arbre isolé. Si elle est au pouvoir des nôtres, tant mieux. Sinon...

Le maître fusilier Godard qui vient d'explorer le terrain dans cette direction, rend compte qu'il n'a trouvé dans les 500 premiers mètres qu'une seule sentinelle allemande, endormie, et il l'a dépassée sans rien rencontrer ; cela semble confirmer que les Boches n'occupent pas effectivement cette zone de marais.

« Sac au dos ! emportez le matériel ! les blessés sur les brancards ou sur des fusils ! » et on part silencieusement en colonne vers l'Yser.

Les capitaines Cantener et Bera dirigent la marche, ma section forme l'arrière-garde.

Au départ, les hommes sont calmes. Ils demandent : « Est-ce la relève ? »

— Oui, oui, nous partons.

— Mais alors les brancardiers vont venir chercher les blessés ?

— Prenez-les toujours, on change de chemin.

Sur notre droite, un grand feu brûle encore, fin de l'incendie que nous avons allumé nous-mêmes ce matin. Le chemin est rude, avec des arroyos où l'on a parfois de l'eau et de la vase jusqu'au ventre. pourtant il faut que nos blessés passent, mais en quel état ! Pas nécessaire de faire hâter le pas aux trainards ; il faut au contraire de temps en temps bousculer les valides, pour leur rappeler qu'à l'arrière-garde des blessés ont besoin de leurs bras.

Comment n'avons-nous pas été attaqués sur ce parcours si lent, fait de nuit, à tâtons, sans chemin, à travers les clôtures, les watergangs ? Dieu seul le sait, qui nous protègea. Le combat du jour avait, je pense, épuisé les vainqueurs, et ils ne se sentirent pas l'énergie de nous inquiéter.

Au moment où nous arrivions au bord de l'Yser, où le 1er bataillon de notre régiment tenait encore la berge ouest et la passerelle, une petite ferme, dont les meules de paille s'allumèrent à l'improviste, tandis que crépitaient les mitrailleuses du haut pont, faillit provoquer la panique.

Cependant, un par un, nos blessés sont portés à travers l'étroite passerelle. Puis c'est le tour des quatre cent cinquante rescapés du 3e bataillon, un peu étonnés d'être au bout de cette aventure et de se retrouver au milieu des camarades.

Les officiers rendaient compte au colonel Delage, s'excusant d'avoir abandonné leur tranchée, et le colonel les embrassait en disant : « Depuis plusieurs heures, je vous croyais tous perdus. »

L'affaire avait coûté cher au 3e bataillon. De la 12e compagnie, il ne restait pas en tout l'effectif d'une section, la 11e avait perdu quatre-vingts hommes, la 9e et la 10e de vingt-cinq à trente hommes chacune. On nous a dit plus tard que d'autres bataillons avaient souffert davantage, notamment celui du secteur sud.

Il est à peu près onze heures du soir quand nous sommes à l'abri sur la rive ouest de l'Yser. L'appel fait, les blessés évacués sur les ambulances, le bataillon reçoit l'ordre de se retirer en réserve générale sur la route de Caeskerke à Oudecappelle, et d'y chercher lui-même un cantonnement, impossible à préciser autrement après tous les incidents de la journée.

Les hommes marchent dans la nuit ; l'excitation et l'énerverment du combat ne les emballent plus, et ils sont trempés jusqu'à la moelle, mais dans l'abrutissement de la fatigue ils sont soutenus par la joie se se sentir sauvés.

Quelques shrapnells attardés éclatent encore au bord de la route ou aux carrefours. personne ne s'arrête, personne ne prend de précautions, personne même, semble-t-il, ne courbe les épaules. L'impression de danger n'existe plus ; notre sensibilité est émoussée ; les émotions de la journée ont été trop vives et trop prolongées pour que l'on réagisse encore à toutes ces petites menaces habituelles. Quelqu'un murmure dans l'ombre à mon côté : « Tant mieux ! ils éclaireraient la route. »

Vers une heure trente du matin, le capitaine a trouvé un abri pour ses hommes. C'est une grande ferme isolée, qu'occupent déjà quelques Belges.

Une immense grange pleine de paille est disponible. Avec quelle joie physique on s'enfonce entre les gerbes : les vêtements mouillés y sécheront sur le corps et l'on se réchauffera.

Il est bien cinq heures du matin quand nous rejoint un petit fusilier breton d'Audierne, Paillard.

— D'où viens tu ?

— Des tranchées de là-bas.

— Pourquoi es-tu en retard ?

— Le lieutenant m'avait dit de conduire un blessé.

Nous arrivons à reconstituer son odyssee.